

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Registered at the Post Office of New Orleans as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 70 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 10 septembre 1909.

Table with 2 columns: Thermomètre de E. Claudel, Ophticien, Successeur de E. & L. Claudel, 418 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade. Rows for 7 du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

- L'Esprit de M. de Talleyrand. Sensations d'Extrême-Orient—Au Pays des Parfums et des Gemmes. Les animaux mélancoliques. Leçon d'Honneur. Légende Japonaise. Cuisine. Le Petit Faune, feuilleton du dimanche, suite. Mondanité, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Les Vétérans de la Louisiane.

Le Temps, ce grand dissolvant, ne parvient pas à effacer le souvenir à la fois douloureux et glorieux de la Cause Perdue, souvenir bien vivace encore dans la mémoire de ceux qui ont vécu l'époque troublée où le Sud et le Nord furent aux prises, le Sud combattant pour un principe et la défense de ses droits. Qui, elle dura cinq années, la grande levée de bouilliers, et fit naître l'occasion pour les gens du Sud de donner la mesure de leur courage, de leur héroïsme; car il faut peu connaître l'histoire de notre guerre de Sécession ou ne la point connaître pour ignorer la valeur dont furent revêtus les armées de Sud dans l'égale lutte qu'elles soutinrent ces cinq longues années, avant que la Cause qui était la leur, et qui bien des fois promettait de devenir la Cause Triomphante, ne devint malheureusement la Cause Perdue. Mais si dans le domaine moral l'œuvre du Temps est nulle, dans le domaine physique elle est réelle, car chaque année les rangs des vétérans combattants s'éclaircissent; c'est l'indéfectible loi qui s'impose; tout ce qui est humain est fragile, n'a qu'une durée, et l'homme n'échappe pas plus que la chose à l'impitoyable loi. A Alexandria, en des coins les plus intéressants de notre Etat, la Division de la Louisiane des Vétérans Confédérés tient dans le moment ce qu'elle appelle sa

Réunion Annuelle, et en très grand nombre les membres de la Division y assistent. La population de l'endroit s'est mise en frais pour honorer ses visiteurs, les derniers survivants des combattants de la guerre de la Confédération et les fils de ceux qui ne sont plus de ce monde. A la première assemblée, l'avocat de la ville, M. Robert B. Hunter, a prononcé un admirable discours. Il a retracé à grands traits les événements les plus saillants de notre guerre qui, assurément, fut une des plus mémorables des temps modernes. Après avoir parlé du Drapeau confédéré qui, pour avoir été vaincu, n'est triomphalement promené sur tant de champs de bataille, et qui pour les gens du Sud a conservé toute sa pureté, l'orateur a fait un pompeux éloge des généraux et des soldats dont les actions d'éclat ne se comptent plus lorsque sonna l'heure pour le Sud, après l'épuisement de ses forces, de cesser toute résistance à un ennemi dont les bataillons grossissaient toujours grâce à ses inépuisables ressources.

L'orateur a rendu un hommage mérité à la femme du Sud dont le patriotisme est toujours présent, et dont le rôle durant la guerre fut héroïque: à cette femme qui se montra si pleinement à la hauteur de tous ses devoirs, de toutes ses responsabilités, lorsqu'elle devint l'âge gardien du foyer pour la défense duquel le père, l'époux et le frère étaient allés combattre. La Réunion de la Division des Vétérans de la Louisiane ne manque ni d'attrait ni d'éclat. Elle rapproche des cœurs qui ont eu les mêmes espoirs, qui ont subi la même déception et qui conservent la même fierté; celle de s'être ralliés à la plus noble, à la plus sainte des causes: La Liberté.

La fortune de Rockefeller. Quelle est exactement la fortune de M. Rockefeller? C'est bien difficile à calculer, probablement, car elle doit varier sensiblement d'un jour à l'autre. Cependant un journaliste financier s'est donné pour mission de résoudre ce problème, et il communique au "New York Herald" le résultat de ses investigations. D'après lui, le roi du pétrole, qui en 1865 possédait seulement 25,000 francs, est aujourd'hui à la tête d'une fortune d'environ trois milliards cinq cents millions de francs.

M. Rockefeller a toujours été très discret en ce qui concerne sa fortune personnelle, mais il existe des données certaines permettant de l'évaluer approximativement. C'est ainsi, par exemple, qu'on a pu savoir que les titres de la Standard Oil, qu'il possède, ont enregistré, au cours des deux dernières années, une plus-value de 400 millions.

De même qu'une boule de neige qui roule, la fortune de M. Rockefeller va en augmentant de plus en plus et il ne peut guère empêcher cela qu'en faisant des dons importants. Il y a quelques années, dit-on, il aurait eu posséder un milliard et demi de francs, mais des évaluations dignes de foi démontrent qu'en 1905, sa fortune s'élevait à environ 2 milliards 750 millions de francs.

En prenant le rapport de l'augmentation entre 1905 et 1909 comme base de son évaluation, le collaborateur financier du "World" calcule que M. Rockefeller posséderait certainement une dizaine de milliards de francs en 1914.

Une dizaine de milliards! Est-ce possible! N'y a-t-il pas quelque imagination dans de tels chiffres?

LE BON CAFÉ.

Le bon café, vraiment bon, n'est pas aussi commun qu'on le dit. Il faut choisir le grain, bien entendu, mais le procédé de fabrication est ensuite très important et on ne saurait trop y donner de soins.

Le meilleur café du monde était, à en croire Léon Gozlan, celui de Balzac. Ce café se composait de trois sortes de grains: bourbon, martinique et moka. Le bourbon, il l'achetait rue du Mont-Blanc; le martinique, rue des Vieilles-Andriettes; le moka, dans le faubourg Saint-Germain, chez un épicer de la rue de l'Université. Ce n'était pas moins d'une demi-journée de courses à travers Paris. Un bon café vaut cela et même davantage, observait Gozlan. Balzac le faisait lui-même ou du moins présidait-il toujours à la décoction. Malheureusement, bien qu'il ait parlé et écrit du café, il n'a pas laissé sa recette. Il se contente d'énoncer ce principe: Laisser l'eau bouillante, surtout longtemps, en contact avec le café, est une hérésie.

Le moka employé seul semblera un peu fade. Mais on prépare un très bon café en employant soit le mélange de Balzac, soit cet autre: parties égales de moka et de bourbon. Il est bien entendu que les différents grains seront torréfiés à part. Le café moka doit être seulement jaugé, c'est-à-dire qu'il prend une teinte rosée; on pousse un peu plus loin la torréfaction du café bourbon.

Les Orientaux, qui passent pour des gourmets en matière de café, se bornent à verser l'eau bouillante sur le café grossièrement concassé et non pas moulu. Ils obtiennent ainsi un breuvage plus parfumé qu'excitant, mais où la poudre demeure en suspension, ce qui est un désagrément pour l'Européen. Il va sans dire qu'ils ne se servent pas de chicorée et que ceux d'entre eux qui connaissent notre pratique à cet égard, la tiennent pour une hérésie ou une monstruosité.

Ceci dit, voici d'après un homme qui a une longue pratique, la meilleure recette pour boire du bon café, une recette vraiment scientifique: Le filtre ordinaire, en faïence, ou en porcelaine allant au feu, est le seul recommandable. Placez votre café fraîchement moulu sur le filtre, mouli à son fond d'une mince rondelle de feutre, à raison de dix grammes de café et d'une pincée de chicorée par tasse.

Faites bouillir en même temps de l'eau de pluie irréprochable, filtrée si possible, et quand votre eau de pluie est à moitié chaude, arrosez faiblement votre moule pour la préparer à recevoir les infusions et faciliter le filtrage. Reportez votre eau sur le feu. Quand l'eau bout à très gros bouillons, jetez-la en quatre fois (c'est essentiel) sur votre café. Cela constitue quatre effusions: La première entraîne la force vive de votre café; La deuxième une partie du parfum; La troisième l'autre partie; La quatrième le dépourille complètement de tout ce qui aurait pu résister aux trois premières infusions.

Sous aucun prétexte ne mettez le café directement sur le feu: il n'y a pas de plus sûr moyen de détruire complètement ses qualités. Il faut attendre le café et non le faire attendre.

Autre principe: le café ne se réchauffe jamais. L'appareil servant à faire le café doit toujours être tenu avec une extrême propreté. Souvent le mauvais goût qu'on trouve au café ne provient que d'un manque de soin. Si maintenant vous ne buvez pas de bon café, ce sera votre faute, à moins que des maux coupables n'aient l'intention préconçue de vous faire boire du mauvais café. On a remarqué que le café est meilleur quand il est préparé par la maîtresse de maison elle-même, elle y apporte des soins plus attentifs, en quelque sorte maternelle.

Orchestre féminin. Un orchestre féminin manque certainement à notre collection de curiosités. C'est une lacune à combler, dit M. Arthur Couquard. Qu'un groupe de femmes musiciennes se réunisse et s'entende, l'œuvre sera fondée. De quoi donc s'agit-il? De créer, ce qui a été fait avec succès dans certaines villes de l'étranger, des orchestres féminins. Qui ne se souvient de l'orchestre des femmes viennoises? Quand, il y a quelque vingt ans, il fit à Paris sa première apparition, on sourit quelque peu à la nouveauté. C'était en un temps où la question du féminisme était à peine posée. Nul ne s'intéressait alors à l'effort individuel de la femme et de la jeune fille qu'on renvoyait, de parti pris, au gynécée.... parfole au triot et même au frot. Je me souviens de certaines notes que ce qu'il prenne une teinte rosée; on pousse un peu plus loin la torréfaction du café bourbon.

Les Orientaux, qui passent pour des gourmets en matière de café, se bornent à verser l'eau bouillante sur le café grossièrement concassé et non pas moulu. Ils obtiennent ainsi un breuvage plus parfumé qu'excitant, mais où la poudre demeure en suspension, ce qui est un désagrément pour l'Européen. Il va sans dire qu'ils ne se servent pas de chicorée et que ceux d'entre eux qui connaissent notre pratique à cet égard, la tiennent pour une hérésie ou une monstruosité.

Ceci dit, voici d'après un homme qui a une longue pratique, la meilleure recette pour boire du bon café, une recette vraiment scientifique: Le filtre ordinaire, en faïence, ou en porcelaine allant au feu, est le seul recommandable. Placez votre café fraîchement moulu sur le filtre, mouli à son fond d'une mince rondelle de feutre, à raison de dix grammes de café et d'une pincée de chicorée par tasse.

Faites bouillir en même temps de l'eau de pluie irréprochable, filtrée si possible, et quand votre eau de pluie est à moitié chaude, arrosez faiblement votre moule pour la préparer à recevoir les infusions et faciliter le filtrage. Reportez votre eau sur le feu. Quand l'eau bout à très gros bouillons, jetez-la en quatre fois (c'est essentiel) sur votre café. Cela constitue quatre effusions: La première entraîne la force vive de votre café; La deuxième une partie du parfum; La troisième l'autre partie; La quatrième le dépourille complètement de tout ce qui aurait pu résister aux trois premières infusions.

Sous aucun prétexte ne mettez le café directement sur le feu: il n'y a pas de plus sûr moyen de détruire complètement ses qualités. Il faut attendre le café et non le faire attendre.

Autre principe: le café ne se réchauffe jamais. L'appareil servant à faire le café doit toujours être tenu avec une extrême propreté. Souvent le mauvais goût qu'on trouve au café ne provient que d'un manque de soin. Si maintenant vous ne buvez pas de bon café, ce sera votre faute, à moins que des maux coupables n'aient l'intention préconçue de vous faire boire du mauvais café. On a remarqué que le café est meilleur quand il est préparé par la maîtresse de maison elle-même, elle y apporte des soins plus attentifs, en quelque sorte maternelle.

Orchestre féminin. Un orchestre féminin manque certainement à notre collection de curiosités. C'est une lacune à combler, dit M. Arthur Couquard. Qu'un groupe de femmes musiciennes se réunisse et s'entende, l'œuvre sera fondée. De quoi donc s'agit-il? De créer, ce qui a été fait avec succès dans certaines villes de l'étranger, des orchestres féminins. Qui ne se souvient de l'orchestre des femmes viennoises? Quand, il y a quelque vingt ans, il fit à Paris sa première apparition, on sourit quelque peu à la nouveauté. C'était en un temps où la question du féminisme était à peine posée. Nul ne s'intéressait alors à l'effort individuel de la femme et de la jeune fille qu'on renvoyait, de parti pris, au gynécée.... parfole au triot et même au frot. Je me souviens de certaines notes que ce qu'il prenne une teinte rosée; on pousse un peu plus loin la torréfaction du café bourbon.

Les funérailles de M. Harriman auront lieu dimanche après-midi.

Arden, N. Y., 10 septembre.—Les funérailles d'Edward H. Harriman auront lieu dimanche après-midi, à Arden. Tous les préparatifs ont été terminés aujourd'hui et il a été décidé que les obsèques seraient strictement privées. Seuls les membres de la famille et quelques amis intimes assisteront au service religieux qui sera célébré dans l'Eglise Episcopale de St-Jean par le Rév. J. Holmes McGuinness.

Les porteurs actifs seront tous des employés du domaine d'Arden. Le corps du défunt financier sera déposé dans une tombe creusée dans le roc sur le flanc d'une colline. Le deuil est général à Arden parmi les centaines d'employés et d'ouvriers qui tous étaient vivement attachés à M. Harriman qu'ils considéraient comme le meilleur des amis et des patrons. Des milliers de télégrammes de condoléances sont parvenus dans la matinée au domicile mortuaire.

New York, 10 sept.—La mort de M. Harriman a causé une émotion considérable dans les cercles financiers de New York, et de tous côtés l'on entend que des paroles de louange à l'adresse du défunt.

Paris, 10 septembre.—On s'attendait généralement à la mort de M. Harriman, le célèbre financier américain, et la nouvelle qui est parvenue matin à Paris n'a causé aucune émotion à la Bourse.

Les financiers français, tout en s'accordant à reconnaître le génie et le pouvoir de M. Harriman, sont d'avis que les ressources des Etats-Unis sont trop considérables pour que la mort d'un seul homme puisse créer une panique dans le pays.

Le décès de M. Harriman semble avoir produit le contraire de ce qui était attendu et ce matin les valeurs américaines étaient beaucoup plus en demande que ces jours derniers.

Un prince japonais reçu par le Président Taft. Beverly, Mass., 10 septembre.—Le président Taft a reçu aujourd'hui en audience formelle le prince Kinyoshi Kuni, un petit fils de l'Empereur du Japon, et la chargé de présenter ses hommages à son distingué grand-père.

Le président fut très cordial. Le prince fut reçu par l'empereur du Japon quand il fit son voyage autour du monde comme secrétaire de la guerre.

Deux automobiles de la Maison Blanche attendaient le prince et sa suite à la gare Monserrat où ils furent reçus par le capitaine Butt, l'aide du président.

Le président avait invité nombre de personnes à rencontrer le prince et la princesse à son cottage à Beverly.

On a bu à la santé de l'Empereur du Japon pendant la réception, et le Prince Kuni, par l'intermédiaire de son interprète, M. Matsui, a porté un toast au président et au peuple Américain.

Sursis accordé à un condamné. Raleigh, N. C., 10 sept.—Wm. Morrison, un nègre, qui devait être électrocuté, ce matin dans la prison de Raleigh, a obtenu un sursis jusqu'au 15 octobre, parce que la chaise électrique et les appareils qui devaient servir à l'exécution n'étaient pas encore arrivés de New York.

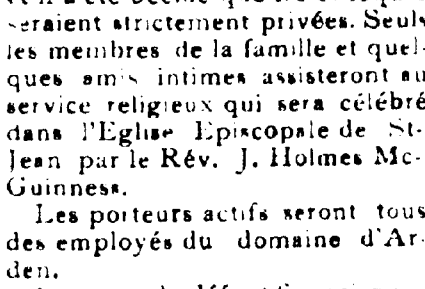
aurait peut être deviné un mystère qu'il eût voulu éclaircir. Mais lui n'y pensa même pas. Il acceptait d'être l'idole de la mère Peau-Rouge, sans se demander la raison de cette idolâtrie. Il trouvait tout naturel que l'ancien entier, comme disait le personnage de Molière "conspirait" à son contentement. Et dans son cœur où l'égoïsme s'était épanoui comme une fleur monstrueuse, il n'entrerait pas un atome de reconnaissance pour le dévouement, non dépourvu de grandeur, que lui témoignait l'horrible mégère. Ce n'était ni la laideur physique, ni l'abjection morale, que Labouheyre dédaignait dans sa protectrice; c'était l'âge. Il se laissait faire, se contentait de se faire juste que les grands-parents se dévouent pour lui, voilà tout.

Il se contenta donc de la réponse qui lui était faite, et d'ailleurs, le sentiment de vague pitié qu'il avait éprouvé en évoquant le triste destin réservé à la duchesse de Lornée, ne dura pas l'espace d'un éclair. Remanant la conversation à son idée fixe, il dit: —Et vous, est-ce que vous irez à Ohaville? —Non! dit la vieille.

—Mais n'y avait des complications? —Il n'y en eut pas. D'ailleurs, je serai tenue au courant à partir d'aujourd'hui. Dans un instant en sortant d'ici, je dois

Un Vétérans de Crimée.

M. Fred W. Bennett de Orest Carthage, New York, qui est âgé de 70 ans, actif et vigoureux, est un vétéran de la guerre de Crimée et de celle de la Rébellion. Il a beaucoup voyagé dans les pays du Sud de l'Europe, et a été guéri d'une affection du cœur par Duffy's Pure Malt Whiskey après que des médecins et des remèdes soi-disant n'avaient été d'aucune utilité. M. Bennett dit que comme remède, Duffy's Pure Malt Whiskey est supérieur à tous comme pureté et qualité.



M. Bennett écrit: "J'ai pensé que je devais vous écrire pour vous donner mon opinion. J'ai fait usage de liquours pendant 30 ans, mais jamais avec excès. Lors que dans l'armée anglaise lors de la guerre de Crimée, on nous accordait trois décilitres par jour, je sais que c'était le moyen de sauver la vie de milliers d'hommes pendant l'hiver de 1854-5. Je suis venu dans ce pays-ci en 1857 et fus employé sur une ferme jusqu'en 1863. Depuis lors jusqu'à ce jour je n'ai jamais été malade un jour, mais après avoir fait toute la guerre de la Rébellion je ne pouvais me guérir d'une maladie de cœur.

J'ai consulté un grand nombre de médecins, mais sans résultat satisfaisant. Puis je me mis à essayer les diverses qualités de whiskey, mais qui me firent peu de bien ou de mal. Un jour, après avoir fait toute la guerre de la Rébellion je ne pouvais me guérir d'une maladie de cœur. J'ai consulté un grand nombre de médecins, mais sans résultat satisfaisant. Puis je me mis à essayer les diverses qualités de whiskey, mais qui me firent peu de bien ou de mal. Un jour, après avoir fait toute la guerre de la Rébellion je ne pouvais me guérir d'une maladie de cœur.

comme tonique stimulant est un des plus grands fortifiants connus de la science. Il aide à détruire les germes de la maladie, et par ses propriétés reconstituantes et curatives contribue à rétablir les tissus d'une façon graduelle, saine et naturelle. C'est un merveilleux remède pour le traitement et la guérison de la consommation, la pneumonie, la grippe, la bronchite, la toux, les rhumes, la malaria, les fièvres lentes, les maux d'estomac et toutes les affections qui entraînent une perte de forces, affaiblissement, et il est pris à temps.

AVERTISSEMENT.—Quand vous demandez à votre pharmacien ou à votre marchand de Duffy's Pure Malt Whiskey, assurez-vous que le vôtre est véritable, et que le whiskey est véritablement fabriqué par Duffy's Pure Malt Whiskey Co., New York, N. Y. Le véritable whiskey est marqué avec le "Duffy's Pure Malt Whiskey" et le "Duffy's Pure Malt Whiskey Co., New York, N. Y." sur le bouchon et sur le verre. Si vous ne voyez pas ces marques, ne le prenez pas. Les vendeurs de Duffy's Pure Malt Whiskey Co., Rochester, N. Y. ont des échantillons gratuits de whiskey et un prospectus pour affiner les choses.

Mort du colonel Hobson. Nashville, Tenn., 10 septembre.—Une dépêche de Bowling Green, Ky., annonce que l'on a trouvé ce matin le cadavre du colonel William E. Hobson, dans une baignoire d'un hôtel de cette ville.

L'autopsie a démontré que M. Hobson avait succombé à une attaque d'apoplexie. Le colonel Hobson était âgé de 65 ans. A l'époque de la guerre civile il était le plus jeune officier de son grade dans l'armée fédérale.

EN COLOMBIE. Bogota, Colombie, 10 septembre.—A sa séance d'aujourd'hui le Congrès Colombien a refusé de voter la liberté absolue de la Presse.

Bû à six vifs. St. Paul, 10 septembre.—Trois enfants ont été brûlés à six vifs et deux autres grièvement blessés, aujourd'hui, pendant l'incendie d'un cottage à White Bear Lake. Le feu a été causé par l'explosion d'un fourneau à gazoline.

REFLEXIONS. Rencontrer, sur une liste de souscription, la belle offrande d'un anonyme qui a les mêmes initiales que vous.

THEATRES.

ORPHEUM. La ravissante saynète "Superstition" est une des meilleures qui aient jamais été données sur la scène de l'Orpheum. Les autres numéros du programme ne laissent également rien à désirer et il y a toujours beaucoup de monde, en matinée et le soir, pour applaudir les artistes.

TULANE. "Old Innocence" une des pièces préférées du public sera jouée aujourd'hui au Tulane en matinée et le soir.

CRESCENT. La jolie comédie "McFadden's Flats" disparaît de l'affiche du Crescent après une matinée à prix populaires et la représentation de ce soir et sera remplacée demain par le beau drame "Greatark", avec M. Maurice Brière Jr, dans le premier rôle.

THEATRES. ORPHEUM. La ravissante saynète "Superstition" est une des meilleures qui aient jamais été données sur la scène de l'Orpheum. Les autres numéros du programme ne laissent également rien à désirer et il y a toujours beaucoup de monde, en matinée et le soir, pour applaudir les artistes.

TULANE. "Old Innocence" une des pièces préférées du public sera jouée aujourd'hui au Tulane en matinée et le soir.

CRESCENT. La jolie comédie "McFadden's Flats" disparaît de l'affiche du Crescent après une matinée à prix populaires et la représentation de ce soir et sera remplacée demain par le beau drame "Greatark", avec M. Maurice Brière Jr, dans le premier rôle.

science ni volonté! Mais dites-moi: si elle refusait encore, quand le larval défilé? —Elle ne refusera pas longtemps, crois-moi! Je saurai braver encore sa volonté, comme j'ai déjà maîtrisé son corps! Elle sera à toi entièrement, comme tu le désires, à toi pour la vie, passionnée et fidèle! Es-tu content? —Si je suis content! s'écria Labouheyre dont les yeux brillaient d'allégresse.

Mais une idée lui vint, qui le fit rire: —A propos, demanda-t-il, et la gouvernante? —Il est temps que miss Grace quitte la maison du marquis: elle ferait des imprudences. D'ailleurs elle est payée, on va la faire partir. Je l'ai chargée de fournir des renseignements sur la journée du marquis, à l'un de tes hommes qui va partir ce soir pour la villa de l'Ursine. Et justement cet homme m'attend. A bientôt. Donne-moi ton front, mon enfant.

Et la mère Peau-Rouge—on Mme Orléans, si la laideur préfère cette appellation plus correcte—sortit dans la rue de Monaco sans se donner que le "baron" stylé par Constant, le saluta à distance convenable.

Peu après, Labouheyre, le hâveux au nez levé, sortit à son tour et disparut, dans la direction de Saint-Augustin. Constant allait passer sa garde, puisqu'il n'y avait plus personne à sa gîte,

poitrine traversée par ton épée. Il doit mourir, comme mourra Passadis, comme mourra le marquis de Gerviel, comme mourra Major, cet inspecteur de la Sûreté, qui a osé me dévisager, moi! quand il est venu faire dans l'hôtel, son enquête ridicule! Ils mourront, comme tous ceux qui nous assistent, et qui s'opposent à ton avenir; à commencer par Céline Altona et par la duchesse de Lornée. Ah! celle-là ne sait pas quelle vengeance je me réserve! Non! le mort serait trop doux! Je prépare pour elle mieux que cela.

—Quoi? demanda Labouheyre, du ton dont on fait une question sans importance. —Quoi? le cabanon des fous, où je ferai enfermer cette orgueilleuse grande dame! répondit la sorcière.

Labouheyre ne put s'empêcher de frémir, en entendant l'épouvantable réponse. —Qui êtes-vous donc! murmura-t-il, avec un accent de vraie terreur.

—Mon enfant, dit l'étrange créature, je suis l'égalé de Kirk Alpha, et je me glorifie d'avoir le génie du mal. Mais pour toi, je suis une mère, entends-tu? une véritable mère, et je te le répète: tout ce que je fais, c'est pour toi!

Dans ces paroles, où vibrât un sentiment paternel, un garçon moins fat que Labouheyre

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

LE HIBOU

GRAND ROMAN POLICIER

PAR JAUME

LA FILATURE

XVIII

LA MÈRE PEAU-ROUGE

—Pas encore. —As-tu des nouvelles? —Tout va bien. —A-t-elle pris quelque nourriture? —Pas encore. —Elle ne s'était pas endormie en route? —Non, cela s'est passé comme vous l'avez prévu. La piqure ne l'a pas fait souffrir, et immédiatement, toute sensibilité a été abolie en elle: elle a marché sans être sentée, les yeux fixés, l'air hagard, mais sans contractions de la figure, et surtout sans tendance au sommeil. Mais dites-moi dans combien de temps aura-t-elle repris connaissance? —Dans trois jours exactement. —Il n'y aura pas d'accident de suites pour l'avenir? —Qu'est-ce que cela te fait? Tu l'aimes donc? —Eh bien, oui! je l'aime, ou plutôt je la désire, comme jamais une femme n'a été désirée!

—Elle sera à toi, ne crains rien! murmura la sorcière avec un accent de tendresse infinie. —Vous me défendez toujours de la voir? —Père que jamais. Qu'elle ignore toute sa vie, je te le répète, ce que tu fais pour elle. Tu seras son libérateur, comprends-tu? Mais s'empare, tu ne saurais pas faire.

—Laquelle? —Tuer Arquerio. —Un duel? —Oui, un duel.

—Le motif? —Tu le trouveras. Le premier article qui l' publiera peut t'en fournir l'occasion. —Mais s'il parle avant de se battre? —Sois fût-elle! —Mais s'il refuse de croiser le fer avec moi? —Il ne refusera pas, car il te hait.

—A sa place, dit cyniquement Labouheyre, je refuserais, surtout si la duchesse lui a raconté...

—Le dachess n'a rien pu lui dire! répéta la sorcière. Volonté de sa place, dit cyniquement Labouheyre, je refuserais, surtout si la duchesse lui a raconté...

—Enfant que tu es! Cette femme est condamnée: on a découvert sa retraite, et l'été ne passera pas sans qu'elle meure!

—Elle reprit, avec un accent de résolution qui la rendit encore plus effrayante: —Avant que la fille du marquis soit revenue à elle, c'est-à-dire avant six jours, il faut que le journaliste Arquerio ait la

poitrine traversée par ton épée. Il doit mourir, comme mourra Passadis, comme mourra le marquis de Gerviel, comme mourra Major, cet inspecteur de la Sûreté, qui a osé me dévisager, moi! quand il est venu faire dans l'hôtel, son enquête ridicule! Ils mourront, comme tous ceux qui nous assistent, et qui s'opposent à ton avenir; à commencer par Céline Altona et par la duchesse de Lornée. Ah! celle-là ne sait pas quelle vengeance je me réserve! Non! le mort serait trop doux! Je prépare pour elle mieux que cela.

—Quoi? demanda Labouheyre, du ton dont on fait une question sans importance. —Quoi? le cabanon des fous, où je ferai enfermer cette orgueilleuse grande dame! répondit la sorcière.

Labouheyre ne put s'empêcher de frémir, en entendant l'épouvantable réponse. —Qui êtes-vous donc! murmura-t-il, avec un accent de vraie terreur.

—Mon enfant, dit l'étrange créature, je suis l'égalé de Kirk Alpha, et je me glorifie d'avoir le génie du mal. Mais pour toi, je suis une mère, entends-tu? une véritable mère, et je te le répète: tout ce que je fais, c'est pour toi!

Dans ces paroles, où vibrât un sentiment paternel, un garçon moins fat que Labouheyre

aurait peut être deviné un mystère qu'il eût voulu éclaircir. Mais lui n'y pensa même pas. Il acceptait d'être l'idole de la mère Peau-Rouge, sans se demander la raison de cette idolâtrie. Il trouvait tout naturel que l'ancien entier, comme disait le personnage de Molière "conspirait" à son contentement. Et dans son cœur où l'égoïsme s'était épanoui comme une fleur monstrueuse, il n'entrerait pas un atome de reconnaissance pour le dévouement, non dépourvu de grandeur, que lui témoignait l'horrible mégère. Ce n'était ni la laideur physique, ni l'abjection morale, que Labouheyre dédaignait dans sa protectrice; c'était l'âge. Il se laissait faire, se contentait de se faire juste que les grands-parents se dévouent pour lui, voilà tout.

Il se contenta donc de la réponse qui lui était faite, et d'ailleurs, le sentiment de vague pitié qu'il avait éprouvé en évoquant le triste destin réservé à la duchesse de Lornée, ne dura pas l'espace d'un éclair. Remanant la conversation à son idée fixe, il dit: —Et vous, est-ce que vous irez à Ohaville? —Non! dit la vieille.

—Mais n'y avait des complications? —Il n'y en eut pas. D'ailleurs, je serai tenue au courant à partir d'aujourd'hui. Dans un instant en sortant d'ici, je dois

science ni volonté! Mais dites-moi: si elle refusait encore, quand le larval défilé? —Elle ne refusera pas longtemps, crois-moi! Je saurai braver encore sa volonté, comme j'ai déjà maîtrisé son corps! Elle sera à toi entièrement, comme tu le désires, à toi pour la vie, passionnée et fidèle! Es-tu content? —Si je suis content! s'écria Labouheyre dont les yeux brillaient d'allégresse.

Mais une idée lui vint, qui le fit rire: —A propos, demanda-t-il, et la gouvernante? —Il est temps que miss Grace quitte la maison du marquis: elle ferait des imprudences. D'ailleurs elle est payée, on va la faire partir. Je l'ai chargée de fournir des renseignements sur la journée du marquis, à l'un de tes hommes qui va partir ce soir pour la villa de l'Ursine. Et justement cet homme m'attend. A bientôt. Donne-moi ton front, mon enfant.

Et la mère Peau-Rouge—on Mme Orléans, si la laideur préfère cette appellation plus correcte—sortit dans la rue de Monaco sans se donner que le "baron" stylé par Constant, le saluta à distance convenable.

Peu après, Labouheyre, le hâveux au nez levé, sortit à son tour et disparut, dans la direction de Saint-Augustin. Constant allait passer sa garde, puisqu'il n'y avait plus personne à sa gîte,